

BIO

1947 : Naissance à Annot (04). Très jeune il transforme les jouets qu'on lui offre. En crée d'autres, ainsi que des minispectacles, avec ses huit frères et sœurs.

1960 : Apprentissage puis diplôme de soudeur.

1977-1986 : Après avoir exercé divers métiers, réalise des personnages en pâte, bientôt « mécanisés », dans un atelier installé à Montmartre. Premières expositions parisiennes : Galerie Boutet de Monvel, Café le Tribulum, etc.

1984 : Rencontre Laurence Alfieri, qui deviendra sa femme, « bras droit et bras gauche » de l'artiste.

1987-1999 : S'initie à l'électronique. Expose à Paris, dans les galeries Mostini, Duval-Dunier, Le Chanjour, et des centres d'art ou musées (Bourdelle, Halle Saint Pierre, Fondation Cartier, etc.).

1994 : Premier *SculpturOpéra*. Crée ensuite, avec L. Alfieri, la Compagnie P.P Dream. Deux grands spectacles : *Ce soir on tue le cochon* puis *Cupidon. Propriétaire de l'Immeuble situé sur l'Enfer et le Paradis*.

2000 : Grande exposition à la Halle Saint Pierre à Paris. Ses sculptures participent ensuite à des spectacles de cirque et d'art contemporain.

2009 : Plusieurs de ses sculptures s'animent dans le film de J.-P. Jeunet *Micmacs à tire-larigot*.

2013 et 2015 : Expositions *Hey! Part II* et *Hey! Part III* à la Halle Saint Pierre (Paris).

■ Expos :

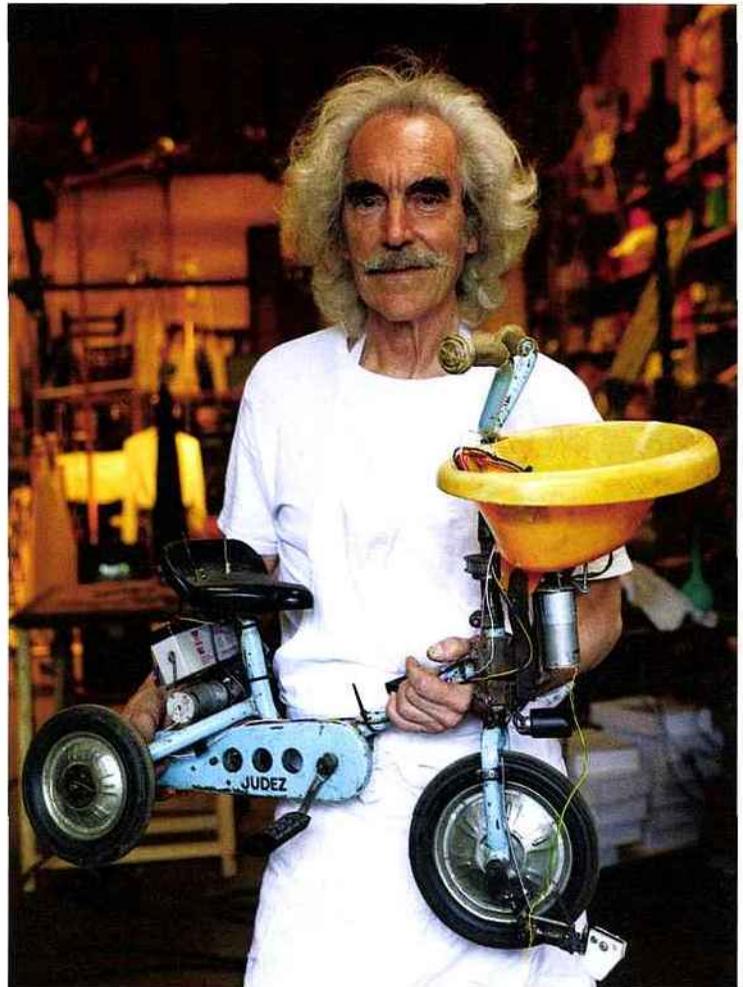
- Gilbert Peyre.
L'Électromécanomaniaque
Jusqu'au 26 février 2017
à la Halle Saint Pierre à Paris (18^e)
www.hallesaintpierre.org

- *Persona – Étrangement humain*
Jusqu'au 13 novembre au Musée du quai Branly à Paris (7^e)
www.quaibrantly.fr

Cote : 15 000 à 40 000 €

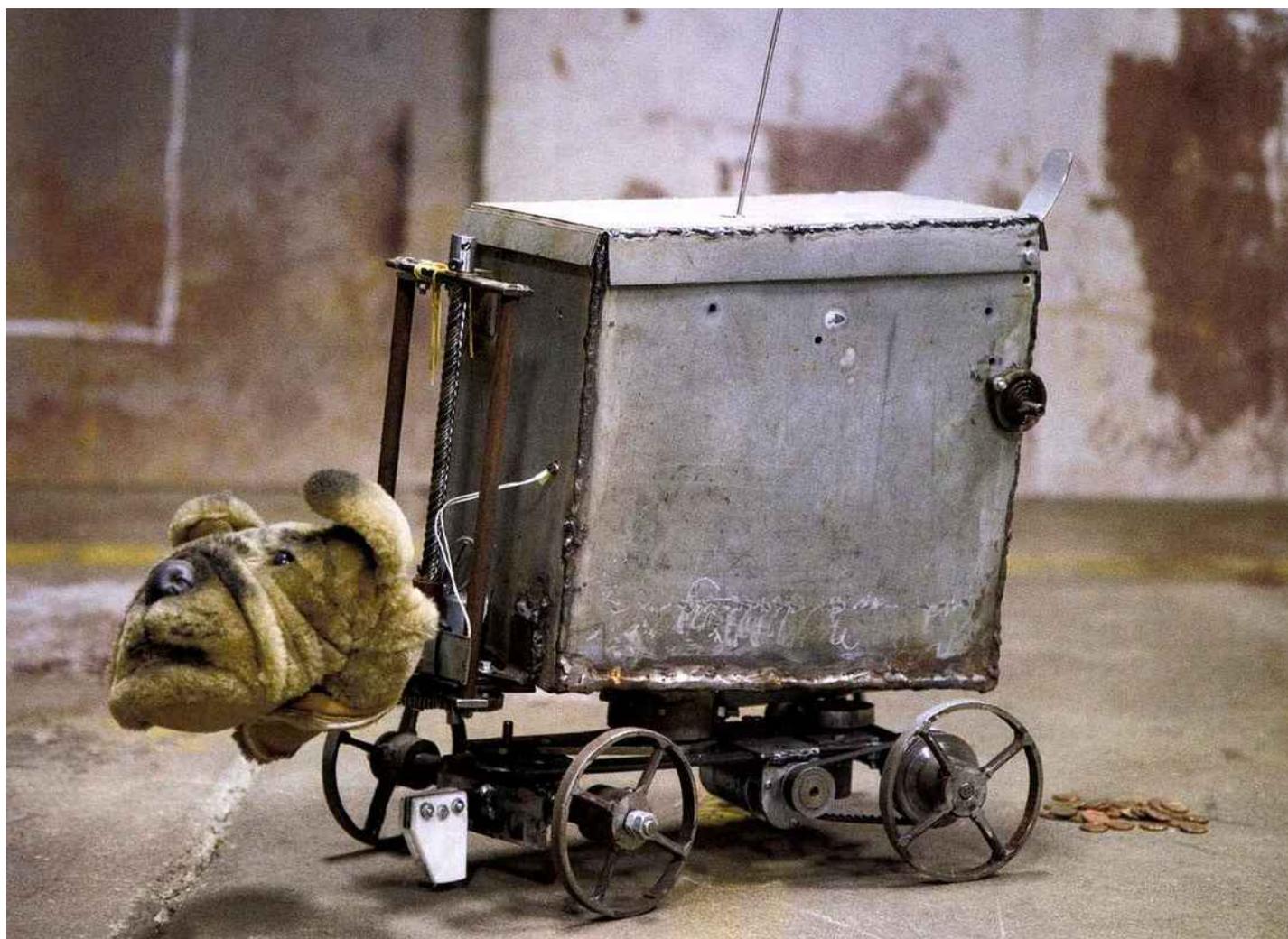
Gilbert Peyre

Le pataphysiplasticien



Sans être membre du Collège de Pataphysique, cet artiste inclassable peut être considéré (selon la définition de l'inventeur de la pataphysique, Alfred Jarry) comme un « chercheur en science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité ».

Par Patrick Le Fur



■ Chien chieur – 2010 – Assemblage – Environ 80 x 60 cm

“La mécanique est la véritable beauté.”

« Le Cosmos » de G. Peyre, comme aime dire un autre Gilbert, Lascault, dans un texte du très beau catalogue de l'actuelle exposition, nous propose de faire un voyage sidérant. Son univers, tout à la fois, étonne, fascine, amuse et inquiète un peu. L'artiste le reconnaît : « Dans mon travail tout est ambigu ; ça fait partie de moi et de la vie. C'est du *comi-tragique*. »

Nous voici, désarmés, livrés à nous-mêmes, sans vitrines ou cadres, devant des « tableaux » constitués d'êtres pas complètement humains ou animaux mais vraiment « personnages » ; machins choses, machines et machinations un rien machiavéliques, mis en scènes. Ce théâtre de la cruauté et de l'opéra, comique, ironique, fantastique, a pour auteur, metteur

en scène, parfois comédien et souvent voix off, un singulier doux dingue, un rêveur perpétuel, opiniâtre. Faut-il dire l'énorme travail de mise en œuvre, y compris en terme de subventions, que cela demande ; et l'impact sur le spectateur, témoin si ce n'est cobaye. Fascination de l'esprit, sollicitation du corps, vision et audition : tout résonne dans nos cœurs, les souvenirs, les rêves ou les cauchemars ; trouve l'écho de notre imaginaire, s'accorde à nos émotions. Celui qui tire les ficelles, ajuste les rails, conçoit partitions et répartition est un bien curieux Monsieur.

G. Peyre, bientôt septuagénaire mais apparaissant comme un éternel jeune homme, est artiste, artisan, ouvrier... qua-

lifié. Très sérieux. Il présente cependant un côté facétieux, peut-être cette chevelure dense et blanche faisant penser à Einstein, cette moustache pouvant évoquer celle de G. Marx. D'ailleurs c'est peu dire si l'œuvre de G. Peyre se rive à l'humour pince-sans-rire ou même au loufoque. Et, dans son allure générale, quelque chose d'un hobereau hidalgo. L'Espagne, ce pays qui, de flamenco en tauromachie, irrigue du reste son travail. Intrigant, attachant, humble, simple.

Récupération d'âmes

« Je vais dans les Emmaüs et je chine des objets qui me parlent. C'est pas de la brocante, mais la récupération d'objets ayant



une âme » précise l'artiste, dans son immense atelier qui tient du hangar. « Ils peuvent rester là pendant des années et, subitement, j'ai envie de faire quelque chose. Avec l'un d'entre eux, arrive l'idée d'une histoire. »

G. Peyre alors associe matériaux, formes, évocations... et les histoires se trament, soudées, vissées, articulées en épisodes. Électricité, électronique, informatique avec son équipe Gilbert donne du jus, code, programme... la vie, anime le rêve. Pour le « vocabulaire graphique », allez, évoquons l'écriture automatique du sur-réalisme (l'œuvre en est fortement teintée). Mais ici, tout est conscient, fait dans un patient et raisonné processus de création.

L'artiste aux multiples supports et expressions a, depuis quarante ans, construit un œuvre aussi colossal qu'original. Totalement autodidacte, apprenant de façon empirique de nouvelles techniques : la soudure puis la mécanique, l'électropneumatique. Dans l'ultime but, inchangé, de ne jamais statufier, fixer en œuvre classique, muette et immobile, mais « représenter », aller jusqu'à l'installation, la performance. Orchestrer un passé qui ne demande qu'à revivre et s'exprimer plus encore au présent.

Revival de l'épopée rock ou des époques toujours éternelles, clin d'œil au Cabaret Voltaire ou au *freak show* des baraques foraines. Psychanalyse de contes de... faits : les objets disparates, délaissés, les jouets de l'enfance, interprètent les jeux de l'amour (ou plutôt de sa séduction), de la joie ou de l'inquiétude.

Nostalgie et ironie, folie et magie, rêve et cauchemar, rire et inquiétude. Et, comble de la poésie inscrite dans la modernité, utiliser aussi, depuis plusieurs décennies, l'électronique, l'informatique. Tout ce qui lui permet de mettre en forme, en code, le mouvement, la chorégraphie, la mise en scène et en action(s) ; une œuvre sur laquelle nulle étiquette spécifique ne peut être collée.

Beauté mécanique

De la sculpture ? D'aucuns miseront que le travail de G. Peyre se rapproche ou prolonge celui de Tinguely ou de Calder.



■ Coq – vers 2015 – Assemblage – Environ 100 x 60 cm

Perdu ! Propos et élaboration sont complètement différents, et autre erreur, les pièces de Peyre n'ont pas grand chose à voir avec l'art robotique des récentes expressions contemporaines.

Poésie, Pataphysique vous dis-je ! Ces pièces aux multiples... pièces, n'en sont pas vraiment : « structures » animées qui ne s'entendent, justement, que par le son, musique, bruit ou parole, et n'existent qu'en mouvement. Elles s'orchestrent. Elles sont des pièces au sens théâtral du terme. Une chorégraphie.

De l'art plastique qui s'opère... en opéra. Quel cirque toutes ces scènes ! Quelle fête... foraine ? Êtres parfois sans tête, têtes sans corps, crânes d'animaux, bêtes diverses, empaillées, en morceaux, parfois seulement leur fourrure pour réchauffer l'imaginaire et habiller le trouble, associations improbables... Et de leur aura, le

halo sonore qui s'en dégage : murmures, souffles, chansons et musiques éraillées, rails râlant de grincements.

« La mécanique est la véritable beauté » aime-t-il à répéter. Et, illusionniste, l'artiste nous joue en réalité un sacré tour. Les tours de piste, les animations, en fait, cachent des programmations ultraprécises, hypersophistiquées, plus technologiques que techniques.

G. Peyre tient du docteur Frankenstein : sa Créature, aux multiples formes, mouvements, actions et expressions, est transfiguration, résurrection.

À ce poète « électromécanomane » il manque un dernier qualificatif : alchimiste. Il transforme le plomb, le fer en l'occurrence, du passé, de l'erreur ou de la culpabilité, en or du rêve et de l'évasion, si ce n'est de la rédemption.